

Mémoire blessée

Patricia Pattyn

Numéro 102, printemps 2004

L'enfance

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/14378ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Pattyn, P. (2004). Mémoire blessée. *Moebius*, (102), 73–82.

PATRICIA PATTYN

Mémoire blessée

Enfant, je passais les vacances d'été chez mes grands-parents dans un petit village tranquille de l'Île-de-France. J'étais fier de me promener dans le village main dans la main avec mon grand-père. On hochait la tête sur son passage, on lui demandait : « Comment ça va, Louis ? » On prenait son avis sur tous les changements, qu'ils soient politiques ou météorologiques. Mon grand-père détenait cette autorité depuis le jour où il avait rejoint la Résistance et préféré risquer de finir dans un four crématoire plutôt que de dénoncer ses camarades du réseau. Aussi, quand le fils d'un villageois loua un été sa maison vide à une famille allemande, le passé remonta à la surface et grand-père plongea le village dans une deuxième Résistance, quarante ans après la fin de la guerre.

Je connaissais l'histoire du village, de grand-père et de De Gaulle par cœur. Quand les Allemands étaient entrés dans Paris et dans notre village fin 1941, grand-père avait refusé de rendre les armes et avait rejoint la Résistance. Avec ses camarades, il avait vécu caché dans les bois, préparant diverses opérations. Ils avaient fait sauter des trains bourrés de munitions et des usines, tout cela souvent le ventre vide. Ils communiquaient entre eux par codes secrets. Avec les talkies-walkies que j'avais eus pour Noël, nous répétions la conduite d'une nouvelle attaque : « Caramel en vue », « Bien reçu, Boucle d'or ». J'étais fasciné. Il me parlait aussi de certains de ses camarades qu'il n'avait jamais revus. Dénoncés par des « collabos », ils avaient pris le chemin d'Auschwitz ou Dachau dont ils n'étaient jamais ressortis. Grand-père était alors triste et répétait : « Il y a des choses qu'on ne peut pas oublier. » Je hochais la tête. Il me montrait ces camps en

photos. Mes grands-parents possédaient de nombreux livres sur la Seconde Guerre mondiale. Je voyais des êtres décharnés, des fosses, de la fumée s'échappant de bâtisses noirâtres. Est-ce que je comprenais vraiment alors? Grand-père avait lui-même été dénoncé, puis arrêté par la milice française en 1943. Il devait sa vie à la complicité d'un gardien de prison qui avait tourné la tête au bon moment. J'écoutais ses récits sans jamais me lasser. Pour grand-père, le passé, ce n'était pas de l'histoire ancienne.

Pendant l'été, les dimanches midi, mes parents ainsi que mon oncle et ma tante venaient manger. C'était comme une fête champêtre. Grand-père était habituellement de bonne humeur lors de ces repas. Il aimait avoir sa famille autour de lui. Il disait souvent «c'est pour cela que je me suis battu» et il me caressait la tête. Ce dimanche-là, je sentis que quelque chose tracassait grand-père: il ne parlait pas et nous répondait à peine. Au milieu du repas, il déclara soudainement:

— Ils s'installeront pas ici!

— Qui donc? s'enquit ma mère.

— Les Allemands!

Tout le monde se regarda, consterné, et se demanda si grand-père n'était pas devenu fou. Moi, j'ouvrais des yeux grands comme des soucoupes. Une nouvelle histoire s'annonçait.

— J'ai défendu ce village. Des camarades y ont laissé leur peau. Pas un schleu mettra les pieds ici tant que je serai vivant!

— Mais la guerre est terminée, osa mon oncle.

— Il y a des choses qui s'oublient pas! trancha grand-père. J'irai voir Marcel demain.

Je ne pouvais laisser passer une telle occasion. Je sentais du haut de mes dix ans que quelque chose se préparait.

— Je peux aller avec toi, grand-père?

— Bien sûr, mon garçon, on va les déloger!

Ma mère me regarda, inquiète, mais n'osa élever d'objection. Personne n'osait élever d'objection quand grand-père prenait ce ton.

Je me réveillai de bonne heure le lendemain. Je ne voulais pas manquer mes premiers pas dans la Résistance. Nous arrivâmes à l'aube pour prendre l'ennemi au saut du lit. Marcel était un enfant du village qui était parti faire sa vie à Paris et que l'on voyait peu. Il avait hérité de cette maison à la mort de ses parents, soupçonnés de s'être enrichis pendant l'occupation alors que des Français crevaient la bouche ouverte. Grand-père n'aimait pas perdre de temps en «parlottes». Aussi, il attaqua le «collabo» de front.

— Débarrasse-toi des Allemands!

Pour toute réponse, il obtint un:

— Les affaires sont les affaires. Ils ont payé rubis sur l'ongle.

À quoi mon grand-père répondit:

— En 43, c'était aussi «les affaires sont les affaires».

Marcel rougit, mais garda néanmoins son calme.

— La guerre est terminée depuis longtemps, Louis, maintenant c'est le commerce, la CEE.

— Ta CEE, c'est grâce à des gens comme moi qu'elle existe! Sinon, ce serait la Deutsche Bank!

Le visage de grand-père était devenu tout rouge. Marcel insista sur ce passé qu'il fallait oublier. Mon grand-père lui dit que «c'était commode d'oublier le passé quand il était gênant». Cette deuxième allusion au passé trouble de ses parents envenima les choses. Marcel perdit un peu les pédales, des insultes plurent. Finalement, grand-père regarda Marcel dans les yeux et lui balança que «ses Allemands ne feraient pas long feu, foi de résistant». La guerre était déclarée.

Immédiatement après, nous nous rendîmes au pas de charge chez le maire avec qui grand-père avait fait les barricades à Paris et jeté des pavés sur «la gueule des Boches». Ils évoquaient souvent le bon vieux temps. Grand-père ne perdit pas de temps. Il expulsa la colère qui l'étouffait. Je l'avais déjà vu dans cet état, mais cette fois-ci, je fus vraiment impressionné. Je ne donnais pas cher des Allemands et de Marcel. Son ami le maire resta calme. Il connaissait bien grand-père: c'était un homme qui réagissait au «quart de tour». Il suffisait d'attendre l'accalmie pour ouvrir la

bouche. Mais comme l'accalmie ne venait pas, il se fit rassurant et, avec une tape sur l'épaule, déclara:

— Je vais m'en occuper. Je vais parler à Marcel.

Le soir venu, grand-père avait retrouvé sa bonne humeur. Il mangea de bon appétit. Les Allemands n'auraient même pas le temps de défaire leurs valises, pensai-je.

Deux jours plus tard, le maire passa chez mes grands-parents et dut annoncer à grand-père que Marcel n'avait rien voulu entendre. Il tenait à son chèque et à la CEE.

— Je n'ai rien pu faire, malheureusement, annonça le maire. Officiellement, s'entend. Maintenant...

Ils se sourirent. Le passé les rattrapait. Je les regardais l'un après l'autre. Grand-père s'était redressé, comme prêt au combat. Ils trinquèrent. Les Allemands débarquèrent le week-end suivant.

Je ne pouvais manquer un tel événement. J'enfourchai ma bicyclette et partis en reconnaissance. J'avais hâte de voir la tête de l'ennemi. Je m'arrêtai devant leur maison. Je vis un garçon de mon âge, blond aux yeux bleus. Je pensais que grand-père n'aimerait pas ça du tout. Le garçon vint à ma rencontre. Je décidai de ne pas fuir devant le danger. Je l'attendis courageusement.

— Je m'appelle Franz.

J'hésitai:

— Éric.

— Est-ce que tu habites ici?

Je marmonnai un vague acquiescement.

— Tu veux jouer avec moi?

L'attaque était directe. Je ne répondis pas et entrepris l'interrogatoire.

— Où t'habites?

— En Allemagne.

— Où ça, en Allemagne?

— À Berlin.

— Pourquoi t'es là?

— Mon père fait des recherches pour un livre, il est écrivain.

— Il est connu ton père?

— Oui, il a vendu beaucoup de livres.

Son français était bon. Je lui demandai :

— Où t'as appris le français ?

— À l'école.

Après une hésitation, il ajouta :

— Mon grand-père Jurgen a fait la guerre. Il m'a enseigné le français. Il me parlait souvent de la guerre. Il aimait la France.

Mon grand-père avait fait la guerre mais il n'avait jamais aimé l'Allemagne.

— Est-ce que ton grand-père est ici ?

— Non, il est mort l'année dernière. Il me manque. Je n'ai plus de grand-père.

— Et ton autre grand-père ?

— Il est mort pendant la guerre. Je ne l'ai jamais connu.

Je ne savais quoi dire. Moi, j'avais mes deux grands-pères. Le père de mon père habitait à Agen, alors je ne le voyais pas souvent, mais il me téléphonait toutes les semaines. Et puis, à Noël, j'avais beaucoup de cadeaux. Franz, lui, ne devait pas en avoir beaucoup. Ce dernier renouvela son invitation.

— Tu veux jouer avec moi ?

— Je dois rentrer.

Il hochait la tête d'un air triste. Je remontai sur ma bicyclette. Je ne soufflai mot de ma rencontre à mes grands-parents.

Le soir, dans mon lit, je repensais à ma conversation avec Franz. Jusque-là, j'avais vu les Allemands comme des soldats, pas comme des grands-pères. J'étais perplexe et un peu décontenancé. Moi, j'avais la chance d'avoir mes grands-pères. C'était peut-être ça, gagner la guerre.

Mon grand-père ne perdit pas de temps. Il fit le tour des commerçants, leur demandant de boycotter les Allemands. Le village comptait cinq boutiques : le boulanger, le boucher, un café-épicerie, un coiffeur et une pharmacie. La pharmacienne déclara qu'elle ne pouvait refuser un médicament à un malade. Grand-père ne dit rien, mais ne retourna jamais à cette pharmacie. Quant aux autres, ils furent d'abord bien embêtés et tentèrent de calmer grand-

père en lui disant que la guerre était terminée depuis longtemps et qu'après tout, c'était peut-être des gens charmants. Ils reparlèrent de la CEE et du commerce, ce qui eut le don de faire monter le résistant sur ses grands chevaux.

— Vous êtes pour ou vous êtes contre moi. Choisissez votre camp!

Les commerçants furent impressionnés par la détermination de grand-père. Ils réalisèrent qu'il était sérieux et qu'il ne s'agissait nullement d'une lubie. Et puis grand-père avait des relations. Ils se résolurent donc, un peu à contre-cœur, à adhérer à cette nouvelle Résistance. Après tout, les Allemands n'étaient là que pour l'été. La nouvelle circula très vite dans le village. Plus personne ne pouvait ignorer que grand-père organisait une seconde Résistance. Les souvenirs affluèrent; les anciens évoquèrent l'occupation du village. J'étais avec ma grand-mère à l'épicerie quand j'entendis l'un d'entre eux lancer:

— Tu te souviens, le bruit des bottes des Allemands?

— On avait tous peur, répliqua une femme.

— Oh! pour ça oui, souffla un autre.

Le passé ressuscitait.

À la maison, grand-père parlait de la guerre. Une fois, il décrivit l'attaque d'un convoi et comment «les schleus» avaient sauté. Pour la première fois, je ne ressentis pas de fierté. À la place, je pensais à Franz, à son grand-père tué à la guerre et dont il n'avait aucun souvenir. Ses confidences avaient jeté un trouble que je ne parvenais pas, à ce moment-là, à identifier. Quelques jours après notre première rencontre, je repassai devant sa maison. Je reçus une nouvelle invitation à jouer avec lui. J'acceptai. Conscient que je pactisais avec l'ennemi, je cachai ma bicyclette derrière sa maison. Je lui demandai presque aussitôt:

— T'as des photos de tes grands-pères?

— De mon grand-père Jurgen, oui, mais pas de mon grand-père Lars.

— Il est mort dans quelle bataille, ton grand-père Lars?

— Dans les Ardennes.

— Mon grand-père a fait la Résistance.

— Alors il a peut-être tué le mien.

Nous nous regardâmes, interdits. Il n'y avait aucune haine, seulement de la surprise. Il me montra des photos de son grand-père en civil. C'était un homme ordinaire. Je lui dis :

— On dirait pas qu'il est allemand.

Je passai un après-midi formidable. Il avait apporté tous ses jouets. Je lui posai des questions sur sa maison à Berlin, son école et ses amis. Nous nous entendions bien. Un peu plus tard, nous eûmes faim et voulûmes goûter. C'est alors que la mère de Franz dit avec un fort accent allemand :

— Je suis allée à la boulangerie, mais la boulangère a fermé sa boutique au moment où j'arrivais. Elle avait une urgence. Je n'ai plus de pain, les enfants.

Sa mère s'excusa auprès de moi. Je ne crus pas un mot de cette histoire. Je voyais les premiers effets de la main de grand-père. Je me taisais, un peu mal à l'aise.

Ma grand-mère me demanda où j'avais passé l'après-midi. Je restai vague. Plus tard, je demandai à grand-père :

— T'étais dans les Ardennes, grand-père ?

— Non. J'étais sur la Meuse.

Je fus soulagé. Mon grand-père n'avait pas tué le grand-père de Franz.

Je retournai voir Franz le jour suivant, puis le jour d'après, sans rien dire à personne. Je m'amusais avec lui. Je commençai à bien l'aimer. J'appris mes premiers mots d'allemand, sûrement pas les meilleurs. Je rentrais en fin d'après-midi chez mes grands-parents. On m'interrogeait, je mentais, disant que je jouais avec des garçons du village. Pour l'instant, on me croyait, mais je me couchais avec un sentiment de malaise. J'étais conscient que je trahissais mon grand-père, mais d'un autre côté, j'éprouvais une amitié grandissante pour Franz. J'étais écartelé entre le sens du devoir et mes sentiments. Le malaise s'accrut quand une semaine plus tard, mon nouvel ami me confia :

— Ma mère n'est pas contente. Maintenant, c'est le boucher qui a fermé sa porte au moment où elle arrivait, et puis encore la boulangère. Elle a dit à papa que «c'était

trop pour être une coïncidence». Elle lui a demandé d'aller voir le maire.

Je ne pus rester plus longtemps chez Franz. J'avais besoin de réfléchir.

Effectivement, le père de Franz rapporta les événements à la mairie. Le maire lui-même passa dès le lendemain chez grand-père pour faire un compte rendu. Les affaires se corsaient. Le «Fritz» menaçait de porter plainte pour «discrimination». Il allait avertir la presse. Il avait des relations haut placées. Grand-père ne fut en rien impressionné.

— S'il est pas content, il a qu'à partir!

— Moi, je veux pas qu'ils partent, lançai-je.

Voilà, j'étais sorti de mon silence et j'avais trois paires d'yeux braquées sur moi. Le maire toussota, un peu gêné. Je soutenais le regard de mon grand-père qui m'ordonna de m'expliquer.

— Franz est mon ami et je veux pas qu'il parte!

Je ne pleurai pas. Je relevai la tête et affrontai le regard courroucé de grand-père. Ma grand-mère intervint :

— Ainsi c'est là-bas que tu passes tes après-midi!

J'articulai un «oui» franc et clair. Ma grand-mère se tut, laissant le soin à mon grand-père de s'occuper du traître que j'étais devenu. Le maire ne s'attarda pas et nous laissa «à nos affaires». Je restai face à face avec grand-père. La condamnation tomba.

— Tu quitteras plus la maison! Je confisque le vélo!

Je criai ma révolte. Rien n'y fit. Je fus consigné à ma chambre.

Je suivis l'affaire de loin. Je laissai traîner une oreille, mais on se méfiait de moi. J'appris néanmoins que le père de mon ami avait également porté plainte auprès de la police, qui fit peu de chose. Tous les habitants se serraient les coudes. La Résistance s'intensifiait. Finalement, les «Allemands» quittèrent le village trois semaines plus tard. Ma trahison resta secrète. Je ne revis jamais Franz. Marcel ne reloua jamais sa maison à des Allemands. Grand-père avait gagné sa guerre.

La vie reprit son cours. Je fus pardonné. Je n'étais qu'un enfant après tout. Grand-père continua de parler de

la guerre, mais je l'écoutais d'une oreille plus distraite. Le passé était devenu de l'histoire ancienne.

Au mois d'avril, comme les autres années, j'accompagnai grand-père à la journée de la déportation. Il retrouvait d'anciens camarades. Je tins le drapeau comme d'habitude. Grand-père déposa une gerbe de fleurs sur le monument élevé à la mémoire des hommes du village tués par les Allemands. Il prononça un discours. Un survivant me sourit et me dit :

— C'est bien mon petit de ne pas oublier.

Moi, j'en étais moins sûr, mais je me tus.

J'ai grandi. Je ne passe plus les étés chez mes grands-parents, mais je continue de leur rendre visite régulièrement. D'autres guerres ont occupé la première page des journaux et ressuscité chez grand-père d'autres souvenirs. L'enfant avide de récits héroïques a fait place à un jeune adulte qui a pris la guerre en grippe. Dernièrement, j'ai défilé dans les rues de Paris en opposition à la participation de mon propre pays à une guerre discutable menée par une superpuissance. Lycéen, j'avais déjà organisé une manifestation en protestation contre la guerre du Golfe. Mon grand-père, qui vieillit, m'a encore fait cette réflexion la semaine dernière :

— Je ne comprends pas d'où vient ton acharnement à vouloir la paix.

Cette fois encore, je me suis tu.

J'aime mon grand-père.

